

## Autant en a emporté la mer

- Debout Alan !
- Encore juste 5 minutes maman, répondit une voix pas prête de se réveiller.
- Allez, viens !
- Ho, ça va, pas la peine de me secouer comme un prunier.

Alan s'assit sur sa paille et écarta une mèche rousse de devant ses yeux. Quand il y vit enfin clair, il se rendit compte que ce n'était pas sa mère qui l'avait réveillé. Comment aurait-elle pu, elle que la famine avait, comme trop d'autres, emportée deux mois plus tôt. Ah, il ne fait pas bon vivre en Irlande ces derniers temps, pensa-t-il en soupirant. En voyant le visage pâle mais rayonnant de sa sœur Kathleen, il esquissa un sourire mélancolique. Heureusement qu'elle était là pour lui remonter le moral. Il ne savait comment, mais elle était toujours de bonne humeur et positive en toutes circonstances, même après plus de trois ans sans un seul vrai repas et même si elle n'avait plus ni père, ni mère. Un peu de chaleur dans sa misère, comme c'était bon.

Alan sortit de leur mansarde dans la bruine et la brume. Le temps maussade correspondait à la tristesse du petit village de Patrickswell où les soupirs, les pleurs et les deuils n'étaient pas moins nombreux qu'ailleurs. En remontant l'unique rue de son village natal, il croisa une femme avec ses enfants et son mari tirant derrière lui une charrette contenant le peu de biens qui leur restait. Inutile de demander où ils allaient, Alan ne le savait que trop bien : comme tous ceux qui avaient quitté Patrickswell avant eux, ils partaient vers un ailleurs qu'ils espéraient meilleur. Difficile de faire pire que l'Irlande en 1848, aurait-on pu leur dire. Mais la seule espérance d'un « là-bas » moins insalubre que ce lieu où règnent faim, froid et mort était tout ce qu'ils avaient et il fallait s'y accrocher de tout son peu de force ou sombrer dans un désespoir sans fond autre qu'une lente et douloureuse agonie.

Heureusement, Alan était de ces jeunes hommes forts et bien portants qui pouvaient encore prendre les quelques places d'ouvriers agricoles dans les exploitations où il en restait. Et elles se faisaient de plus en plus rares : les propriétaires de terres ne pouvant plus payer leurs impôts étaient expulsés par les Anglais, leurs propriétés rachetées pour une bouchée de pain et transformées en exploitations où la mécanisation réduisait le besoin de main d'oeuvre. Cela avait beau enrichir les exploitants, cela augmentait surtout le nombre de ruinés, pauvres, affamés et désespérés.

En approchant de chez Sean Connolly, Alan comprit que quelque chose n'allait pas. D'habitude, les ouvriers les plus démunis arrivaient avant les autres pour être sûrs d'avoir du travail et étaient aux champs dès le petit matin. Mais ce jour-

là, personne ne travaillait : il n'y avait que des hommes dépités qui, la tête basse, poursuivaient leur chemin en quête d'une autre ferme. Que c'était-il donc passé ? Connaissant bien le vieux Sean, Alan décida d'aller jusque chez lui. Il le trouva effondré sur le seuil de sa porte, le regard vide et éteint. A ses côtés se tenait Marcus O'Sullivan, l'ami d'enfance d'Alan et le frère de sa fiancée Margareth. Alan n'y comprenait rien. Pourquoi ce brave Sean d'habitude si allant était-il abattu à ce point ?

Voyant ses coups d'œil interrogatifs, Marcus l'emmena un peu à l'écart et lui expliqua :

- Harris Cooper est venu ce matin... Et cette fois il a gagné.
- - Non, ce n'est pas possible ! Non, Sean n'a pas cédé ! Et surtout pas devant ce rapace d'Anglais !
- Malheureusement oui. Il fallait bien que ça arrive un jour, soupira Marcus.
- Non, non et non ! explosa Alan, frappant la clôture d'un poing rageur.
- Calme-toi ! Ne lui inflige pas ta colère en plus, il a bien assez de soucis comme ça.

C'est vrai. Quel égoïste je fais. Penser à moi alors que beaucoup ont perdu bien plus que moi. Tous ces ouvriers, ces amis que Sean employait alors qu'il n'en avait pas besoin et qui sont bien trop vieux pour espérer trouver du travail ailleurs. Ah ça non, il ne fait pas bon être jeune depuis trop longtemps en Irlande, se dit Alan. Et même ceux de mon âge sont plus qu'incertains de retrouver un emploi. Triste époque...

- Tu sais, j'ai un peu discuté avec ce Cooper, continua Marcus les yeux baissés, presque gêné. Je lui ai parlé de ma situation et du fait que papa avait un vieux tracteur que j'ai souvent retapé... et il m'a offert une place de mécanicien dans son exploitation.

Non, c'est un cauchemar. Ce bon vieux Connolly vend ses terres, je me retrouve au chômage comme tant d'autres pauvres bougres et Marcus accepte de travailler pour un de ces Anglais qui nous exploitent et nous ruinent. Pitié réveillez moi !

- Je n'en suis pas fier, tu sais que je n'apprécie pas plus que toi ces Anglais qui nous abandonnent malgré ce que nous avons fait pour eux, malgré nos demandes et malgré leurs moyens. Mais tu sais aussi combien la vie est rude et combien nous avons besoin de cet argent Margareth et moi, tu sais qu'aucun patron ne voudra d'un maigrichon tel que moi comme employé. J'espère que tu comprends ma décision, poursuivit-il entre supplication et honte.

Pauvre Marcus. Oui, je sais à quel point les temps sont durs et oui, je te comprends.

- Tu as fait ce que tu devais et ce que tu as pensé juste, le rassura Alan en posant sa main sur son épaule. Tu as fait tout ce que tu pouvais pour assurer ta survie et celle de Margareth, tu as tout fait pour lui offrir le meilleur dans ce monde de misère. Tu as placé ta vie et celle de ta sœur au-dessus de tes préjugés et de tes ressentiments. Tu as été responsable et je ne peux t'en blâmer. Tu as fait le bon choix et je te comprends, bien que je sois incapable de prendre la même décision que toi.

- Merci. Je ne te ferai pas l'affront de te demander si tu veux que je parle pour toi à Cooper.  
- Et tu aurais raison, répondit Alan.

Après une poignée de mains bien morose, ils se séparèrent. Marcus se dirigea vers l'atelier qu'il occuperait bientôt tandis qu'Alan rentra chez lui d'un pas traînant, ressassant les tristes nouvelles qu'il venait d'apprendre. En passant devant Sean Connolly, toujours assis devant sa porte, il eut une pensée pour ce vieil homme qui, après avoir résisté si longtemps aux offres et aux menaces de nombreux acheteurs, avait dû fléchir et s'était retrouvé ruiné plus encore que d'autres.

Pour avoir aidé les autres et tenté de faire face à la crise avec courage, il avait tout perdu, de ses biens à sa gaité en passant par son honneur qui lui tenait tant à cœur. Cette fierté et orgueil du peuple Irlandais risque bien de nous coûter cher, pensa Alan en souriant mélancoliquement.

Kathleen étant sûrement allée aider une voisine à tisser une couverture qu'elle pourrait vendre ou à cultiver un minuscule lopin de terre, leur mesure était vide lorsqu'il arriva. Il s'assit dépité au bord de son lit brinquebalant et resta là à réfléchir : que faire maintenant que son maigre gagne-pain venait à lui manquer ? Chercher une place vacante dans une ferme de la région, accepter de travailler pour un patron anglais ou se laisser aller au désespoir, renoncer et mourir ? Non, pas de défaitisme, arrête de broyer du noir ! Tu dois tenir, pour Kathleen, pour Margareth, pour Marcus, pour Sean Connolly, pour tous les autres et pour l'Irlande ! Il est hors de question de se soumettre à ces infâmes Anglais ! Autant passer ses journées à bêcher la terre jusqu'à la pierre ! Mais il n'y a plus un seul Irlandais qui ait les moyens de m'embaucher. Mais non, ça ne peut pas être une impasse, il doit bien y avoir une solution...

Alan passa ce qui restait de la journée à la chercher, cette solution. Il se tortura les méninges, retourna le problème dans tous les sens, élaborait toutes sortes de plans, de sa vengeance contre Harris Cooper à une révolte nationale contre l'abandon anglais, en passant par mille projets pour exterminer le mildiou, ce terrible champignon à la source de tous leurs malheurs. Mais voyant que ces

réflexions chimériques ne le menaient qu'à un rageux sentiment d'impuissance, il se força à se calmer et à structurer sa pensée de manière logique.

Lorsque Kathleen rentra au crépuscule, elle le trouva encore perdu dans ses pensées, son visage reflétant le trouble qu'elles provoquaient. Puis il se leva, à la fois ferme, déterminé et immensément triste. Il sera Kathleen dans ses bras brièvement, mais avec une tendresse presque paternelle. Avant qu'elle ne voie ses larmes, il sortit dans la nuit. Un magnifique croissant de lune brillait à travers les nuages sur ses cheveux roux ébouriffés par la douce brise. Ses pas s'enfonçaient en silence dans le sol exhalant l'odeur caractéristique de la terre mouillée. Mais bien trop préoccupé pour profiter de la tranquillité nocturne, Alan marcha résolument jusque chez Marcus et Margareth O'Sullivan. Après un moment d'hésitation, il expira lentement puis frappa à la porte. Lorsqu'il vit que c'était Margareth qui ouvrait, il baissa les yeux et n'offrit pas le plus timide regard à sa fiancée qu'il aimait d'habitude tant contempler. Malgré son insistance, il refusa d'entrer et demanda qu'elle aille chercher Marcus. C'était très important. Toute étonnée qu'elle fut, Margareth referma la porte et son frère apparut quelques instants plus tard.

- Qu'y a-t-il donc de si grave pour que tu veuilles absolument rester dehors ?

Au lieu de parler, Alan invita du geste son ami à le suivre. Ils marchèrent côte à côte sans que le premier, les yeux toujours baissés, ne réponde aux interrogations muettes du second. Marcus se fit plus pressant, angoissé de voir son ami si ébranlé, mais Alan ne lui parla pas plus qu'il ne le regarda.

Après un temps qui parut éternel à l'un mais trop court à l'autre, ce dernier ouvrit enfin la bouche :

- J'ai pris une décision. Elle ne va pas te plaire. Je ne suis pas aussi sage que toi, je n'ai pu me résoudre à suivre ta raison. Demain, je pars.

- Tu pars ? s'exclama Marcus, effaré. Mais pourquoi ? Et où ? Et comment ? Tu es tombé sur la tête ou quoi ? Tu as pensé à Margareth, elle qui attend votre mariage si impatiemment ? Et à Kathleen, tu lui en as parlé ? Qu'est-ce qu'elle en

- Stop ! le coupa Alan. Oui, je sais, ça paraît absurde comme idée, mais non, je ne suis pas fou. Oui c'est lâche de tous vous abandonner et oui, ça me fend le cœur. Mais après avoir mûrement réfléchi et pesé plusieurs fois mon choix, c'est à travers ces larmes et ces adieux, à travers cette rupture insupportable que se trouve le meilleur pour moi comme pour vous.

- Non, non ! s'emporta Marcus. Comment peux-tu dire que le meilleur pour ta sœur est que tu la quittes ? Comment peux-tu dire que le meilleur pour Margareth est de laisser partir le seul qu'elle aime et celui loin duquel elle n'est

que l'ombre d'elle-même ? Comment oses-tu infliger à tous ceux que tu aimes, à tout ce qu'il te reste en ce monde de calamités, une douleur si insupportable en prétendant que c'est ce qu'il y a de mieux pour eux ?  
- S'il te plaît, arrête. J'ai tout autant de peine que toi à accepter cela. Et le simple fait de penser que votre souffrance soit due à mon seul choix me transperce d'insoutenables remords. Mais l'espoir de revenir et de vous offrir une vie plus heureuse, ou du moins de quoi manger à votre faim chaque jour me console quelque peu.

- Mais ne pourrais-tu pas accepter de vivre ici avec ce que nous avons et profiter de la vie, aussi maigre soit-elle, en ayant autour de toi tout ce que tu peux encore espérer avoir ? Pourquoi veux-tu partir, nous enlever un frère, un fiancé et un ami ?

- Si je reste, je ne suis plus rien ! Je suis incapable de travailler pour un Anglais et aucun Irlandais n'a de poste à me proposer ! Je ne serai qu'un homme sans espoir et sans vie, mangeant votre pain si durement gagné. Si je reste avec vous, je ne ferai qu'augmenter votre chagrin et votre misère, dit Alan, accablé de tristesse.

Marcus se tut. Il réalisa qu'Alan avait peut-être raison. Il avait certainement réfléchi à toutes les possibilités avant d'arriver à ce terrible choix. Sachant combien Alan les aimait, Kathleen, Margareth et lui, Marcus savait également combien Alan souffrait.

- Tu as accepté mon choix ce matin, tu as fait confiance à mon jugement même si le tien me désapprouvait. Et cela m'incite à faire pareil. Je ne pourrais pas prendre une décision telle que la tienne. Mais je sais que si tu la prise, c'est parce que tu crois sincèrement que c'est la meilleure pour nous tous, dit-il fermement.

Alan le regarda à travers ses larmes. Oui, Marcus l'avait compris. Et surtout, il avait accepté son choix, il lui avait fait confiance malgré ses réticences. Quel soulagement !

Les deux amis prirent le chemin du retour. Ils prévinrent Margareth et tout le monde se retrouva chez les Murphy. Là, les garçons dévoilèrent à leur sœur la décision qu'avait prise Alan de partir et leur expliquèrent pourquoi c'était la meilleure. D'abord étonnées puis vivement opposées, elles se soumirent à l'assurance qu'ils dégageaient. Chacun rassuré bien que triste, on alla se coucher pour tenter de dormir un peu.

Le lendemain matin arriva trop vite pour tous. Mais la fermeté d'Alan ne faiblit pas et personne ne chercha à le détourner de son projet. Entre les pleurs d'une sœur dont il avait remplacé le père, les caresses emplies de sanglots d'une fiancée qui n'attendait déjà que son retour et les solennelles accolades d'un ami

en peine, Alan partit, le bagage léger mais le cœur lourd. Durant les longues heures de son trajet, il essaya de ne penser qu'à ce qu'il avait devant lui car chaque regard en arrière ajoutait à son fardeau trop pesant. Et ce ne fut pas la misère qu'il côtoya tout le long de sa route qui put lui apporter la moindre étincelle de joie.

Il arriva enfin à Cork alors que le soir tombait, agrémentant de teintes orangées son île natale. Crasseux, exténué par la faim et la marche, les pensées marquées à la fois d'une pâle mais belle nostalgie et d'une douloureuse réalité, il se dirigea vers le port, seule alternative à un misérable avenir. Il entra dans un bar pour y trouver un peu de lumière et de chaleur. Assis autour des tables, des hommes discutaient. Loin d'apprécier la situation, ils tempêtaient contre ces Anglais qui les abandonnaient et les pillaient.

- C'est inadmissible ! Ils ont les moyens de nous aider et ils ne le font pas !  
criaient les uns.

- C'est vrai ! On leur demande de l'aide et ils nous envoient des riches pour racheter nos terres, nous ruiner et nous laisser mourir de faim !

- Et par-dessus le marché, ils disent qu'ils font le maximum, qu'ils nous aident du mieux qu'ils peuvent ! Tu parles, leur armée bien nourrie, leurs profits et leurs repas luxueux passent avant les vies de nos femmes, de nos enfants et de nos aînés ! L'Irlande ne vaut pas des caisses d'Etat pleines ! L'économie avant tout, l'économie, toujours l'économie ! Jamais les hommes et encore moins les Irlandais ! renchérisaient les autres.

C'est une sombre vie que nous menons, nous les oubliés, les laissés-pour-compte au milieu de ce malheur, pensa Alan en soupirant. Et Margareth, et Kathleen, et Marcus, et les autres, et nous tous qui souffrons et qui mourons alors que là-bas, on ne fait rien pour nous... Nous vivons dans un bien triste monde à une bien triste époque, songea-t-il, soupirant de plus belle.

Il s'allongea sur le sol, et s'endormi, grelottant sous sa veste mitée. Au petit matin, après une nuit tourmentée par les souvenirs et les visages qu'il laissait derrière lui, Alan se promena sur les quais à la recherche d'un navire qui pourrait l'embarquer. Malgré sa tristesse de partir loin de tout ce qu'il avait jamais aimé et son appréhension à plonger ainsi dans l'inconnu, il tâcha de faire bonne impression à tous ceux qu'ils rencontrait, espérant obtenir une place sur un bateau en partance.

Il arriva devant un magnifique galion, le *Santiano*. Ce grand trois-mâts très long et fin avait de quoi fasciner le jeune fils de fermier qui n'avait jamais vu de bateau plus grand qu'une barque. Il s'imaginait sillonnant les océans sur ce géant

à l'air indestructible, humant l'air marin, ses cheveux roux flottant au vent. Perdu qu'il était à ces pensées allégeant son cœur chagriné, il n'entendit pas s'approcher un vieillard à la pipe fumante plantée à travers la blancheur de sa barbe fournie et au béret délavé.

- Il est beau, hein ? Une ligne douce, des vergues longues et souples, une stabilité à toute épreuve, un gouvernail d'étambot offrant une rare précision de direction, des voiles de la meilleure toile du pays, oui, c'est vraiment une merveille, commenta-t-il passionné.

Sous les yeux émerveillés de son jeune auditeur, il poursuivit sur un ton plus grave.

- Malheureusement, cette beauté, cette fierté irlandaise est au service des Anglais et de leurs intérêts. Forcée de délaisser ceux qui l'ont vu naître, elle s'en va vendre leur pain à d'autres. Quelle injustice, quelle tristesse pour ceux qui, comme moi, l'aiment et la chérissent. Et un malheur n'arrivant que trop rarement seul, ce n'est pas l'unique de nos nobles vaisseaux que nous avons cédé à ces hommes qui nous considèrent comme des bêtes, se lamenta en silence le vieillard. Tout ce qu'il nous reste n'est pas grand-chose, mais il faut faire avec ce qu'on a. Quelques petits clippers et des goélettes devront nous suffire. Au fait, je suis Adrew O'Reilly, dit-il en tendant la main.

- Alan Murphy, monsieur, répondit le jeune homme en la serrant vigoureusement.

- Appelle-moi donc Andrew petit, sourit le marin. Inutile de te rappeler ceux que tu as perdu en te demandant d'où tu viens. Maintenant que tu es là, que cherches-tu ?

- N'importe quel navire en partance sur lequel je pourrais trouver une place de mousse, s'exclama Alan plein d'espoir.

- Alors j'ai ce qu'il te faut, suis-moi.

A travers le labyrinthe des docks, Andrew le mena jusqu'à un clipper de moyen tonnage qu'on était en train de charger.

- Et voilà mon *Bucket* ! Pas le plus beau, ni le plus rapide du port, mais de loin plus fiable. J'ai navigué tout autour du globe sur ce superbe rafiote et j'en suis toujours revenu. On part pour les Amériques. Je ne te promets pas la grande vie, va falloir trimer dur, mais il le faudra de toute façon si tu veux partir un jour. Alors, l'aventure te tente ?

- Et comment !

Alan était heureux. Il avait trouvé ce qu'il voulait et avait rencontré un ami pour l'aider dans cette aventure. Il n'aurait pu rêver mieux.

- Ha, c'est beau un gaillard enthousiasmé. Viens, que je te présente au capitaine.

Ils gravirent rapidement la passerelle qui liait le bateau à la terre. Une fois passé ce pont d'espoir, Alan se sentit pousser des ailes. Oui, il allait vraiment partir vers une vie meilleure.

Arrivés sur le gaillard d'arrière, Andrew héla un homme d'une trentaine d'années, dont le teint était légèrement bronzé et dont les cheveux bruns couraient sur ses gracieuses épaules.

- Capitaine ! Regardez voir ce que je vous apporte ! Un bon garçon prêt à travailler et qui ne demande qu'à partir pour où que ce soit.

Le capitaine Stevenson se retourna et observa Alan avec le regard condescendant du bourgeois prétentieux mêlé à celui de l'honnête et franc Irlandais désirant aider ceux qui comme lui souffraient de cette période de malheurs. Ce fils d'un anciennement riche négociant avait laissé sa famille pour subvenir à ses besoins sans rogner le peu d'économies qu'elle avait pu sauver de la crise. Ayant appris le métier de capitaine auprès de ceux que son père embauchait, il avait pu trouver une place sur l'un des nombreux navires quittant l'Irlande remplis de marchandise ou d'émigrants. Il ne manqua pas de remarquer qu'Alan était tout à fait apte à servir sur son vaisseau et lui offrit le poste à l'instant, ce que son employé accepta sans attendre. Avant de conclure définitivement le contrat, le capitaine l'informa des nombreux dangers de la navigation ainsi que des rudes conditions de vie à bord. Devant la volonté inflexible d'un Alan toujours enthousiaste, il le félicita de son choix et régla avec lui la question de sa paye. Bien qu'elle fût très petite, le jeune homme accepta sans broncher, trop heureux de pouvoir partir pour oser exiger plus. Puis le capitaine lui fit visiter le navire.

- Contrairement à certaines légendes, tu ne vas pas passer ton temps à broser le pont de bout en bout sur ce navire. Si je t'ai choisi, c'est parce que tu sembles habitué à un travail physique, et c'est bien ce que je compte te demander, l'avertit-il.

Alan acquiesça de la tête.

- Andrew te présentera tout ce que tu dois connaître et ce que tu devras faire en temps voulu. Mais pour l'instant, installe-toi dans tes quartiers.

Ils descendirent à l'entrepont et marchèrent jusqu'au bout d'une coursive étroite. Le capitaine ouvrit une petite porte et s'effaça pour laisser Alan entrer. La pièce était minuscule : elle ne contenait qu'un lit supportant un maigre matelas et une malle où entreposer les affaires personnelles. Malgré sa sobriété, elle plut à Alan, qui aurait été prêt à dormir sur le pont s'il l'avait fallu.



- Ce n'est pas bien grand, mais tu t'y feras vite, tu verras. Et de toute manière, cette chambre ne te servira qu'à dormir et à rien d'autre, donc pas besoin qu'elle soit immense, dit le capitaine. Ah, une petite précision avant de te laisser : en tant que ton supérieur, pour toi je suis toujours le capitaine Stevenson et personne d'autre. Mais si une fois tu veux venir me voir pour une question en dehors de ton boulot ou juste pour parler à quelqu'un, appelle-moi par mon prénom, Robert. Quand je ne suis pas sur le pont, tu me trouveras dans ma cabine à l'arrière de bateau. N'hésite pas à passer à toute heure, je t'accueillerai avec plaisir. Et tu ne me dérangeras pas, le voyage sera bien assez long pour que j'aie du temps pour toi.

- Merci capitaine, répondit Alan, touché par tant d'attention.

Stevenson laissa son jeune mousse ranger son maigre bagage dans sa malle et réfléchir un moment dans sa chambrette. Durant l'après-midi, Alan fut mis à contribution pour charger le navire des voiles, des drisses et autres fournitures dont il aurait besoin pour effectuer la traversée. Le soir, après un dernier repas à terre, il alla se coucher à bord et s'endormi à la fois inquiet et confiant.

Le départ étant prévu à l'aube, Alan se leva avant le lever du soleil. Au moment de partir, il contempla l'Irlande, cette île qu'il chérissait de tout son cœur et qui abritait ceux qu'il aimait plus encore. Il fut pris d'un sentiment de honte de partir lâchement, fuyant alors que son pays et ses amis auraient eut besoin de son aide. L'appréhension qui ne l'avait quitté de la nuit était maintenant vainque par cet espoir d'un avenir plus radieux que ce passé qu'il quittait pour longtemps. Mais c'était bien la tristesse qui le dominait, cette tristesse anxieuse de quitter tout ce qu'on affectionne au monde sans savoir quand on retrouvera ces êtres aimés, ni même si cela arrivera un jour.

Les premiers jours se passèrent bien. Alan s'adapta rapidement et prit plaisir à la vie marine. Le travail ne manquait pas, mais les crépuscules admirés depuis le pont dans la douce brise salée le consolait quelque peu de sa mélancolie.

Mais au cinquième jour du voyage, il comprit qu'il n'avait pas quitté les malheurs en quittant la terre : il tomba gravement malade et se retrouva cloué au lit par une forte fièvre. Ne reconnaissant pas la maladie, le médecin arriva à la conclusion qu'il ne pouvait rien faire.

Se sachant perdu, Alan utilisa ses dernières heures à pleurer sur ceux qu'il avait quittés et qu'il ne reverrait plus, ceux qu'il aimait plus que tout et qui l'aimaient bien plus, ceux à qui il avait promis de revenir et qui l'attendraient en vain, ceux qu'il avait voulu rendre heureux sans y parvenir. Il pensa à ce là-bas qu'il avait tant rêvé et tant espéré, à cette vie qu'il croyait meilleure et radieuse, à toutes

ces merveilles qu'il n'atteindrait jamais. Malgré toutes ces sombres pensées, il partit tranquille car il croyait en un là-haut qui ne le décevrait pas et il y croyait fermement malgré tant d'espoir déçus.

Lorsqu'il se sentit à l'article de la mort, il fit appeler Andrew et le capitaine. Il les remercia d'une faible voix pour tout ce qu'ils avaient fait pour lui et pour l'affection qu'ils lui avaient manifestée. Il les implora de donner son salaire à sa sœur, Kathleen Murphy de Patrickswell, s'ils le pouvaient. Ils le lui promirent. Enfin, il les pria de lui accorder une dernière faveur : celle de le jeter par-dessus bord pour qu'il meure dans cette mer cruelle en laquelle il avait espéré. Malgré l'étrangeté de la requête, ils firent selon ce qu'il avait demandé.

Alan Murphy mourut comme trop d'autres malheureux durant le voyage où il avait placé tout son reste d'espoir, le voyage qui, croyait-il, allait le mener vers une vie moins dure. Ce qu'il ignorait, c'est que par-delà cette mer impitoyable, il n'allait pas trouver l'eldorado qui le faisait tant rêver, mais rien qu'un autre pays de misère et de labeur. Non, la vie n'est pas si simple, même loin de chez soi. Il mourut rêvant d'un monde où plus jamais des hommes n'auraient une vie semblable à la sienne. Mais ce n'était qu'une chimère de plus.